



Linnéuniversitetet

Kalmar Växjö

Kandidatuppsats

Deux générations d'écrivaines africaines

*Les femmes qui se conforment aux normes
et les femmes qui font du bruit*

Mariama Bâ et Calixthe Beyala



Författare: Birgitta Nilsson
Handledare: Kirsten Husung
Examinator: Liviu Lutas
Termin: VT 2014
Ämne: Franska
Nivå: Kandidatkurs
Kurskod: 2FR90E

ABSTRACT

The title of this paper is "Two generations of African writers: Women who conform to norms, and women who make noise. Mariama Bâ and Calixthe Beyala".

In this study we analyze two novels, *Une si longue lettre* by Mariama Bâ (1979) and *Assèze l'Africaine* by Calixthe Beyala (1994). We examine the similarities and differences in expression, style and themes.

Our objective is to determine whether Bâ and Beyala are representing two different groups of African female writers. We have combined a postcolonial approach with a comparative method. Our hypothesis is that the two novels stand in contrast to each other through differences in themes and styles. In order to test this hypothesis we use previous research.

Our analysis shows that the work of Bâ has a sober and refined style of writing. Bâ is raising awareness of the situation of women, without deviating from social norms, choosing themes such as polygamy, sisterhood and the value of education. In the work of Beyala we see a more pronounced political criticism, in a bolder and more agitating style of writing.

Our conclusion is that the two novels are strongly differentiated through themes and styles. Bâ and Beyala belong to two different generations of female French-speaking African authors.

Keywords: Bâ, Beyala, postcolonial theory, comparative method, African literature, female writers, Senghor, patriarchal society, polygamy, misery, archaic traditions, destiny, identity.

Table des matières

1 Introduction	1
1.1 Objectif.....	2
1.2 Études antérieures.....	2
2 Approche théorique et méthodique	4
2.1.1 La critique postcoloniale.....	4
2.1.2 La méthode comparative.....	6
3 Analyse	6
3.1 L'œuvre de Mariama Bâ.....	6
3.2 Mariama Bâ, <i>Une si longue lettre</i> (1979)	6
3.2.1 La femme dans une société patriarcale.....	8
3.2.2 La polygamie.....	9
3.2.3 Le compromis.....	11
3.2.4 La valeur de l'éducation.....	11
3.2.5 La solidarité féminine.....	12
3.2.6 Le style de Mariama Bâ.....	13
3.2.7 Les caractéristiques de l'exemple de Bâ.....	14
3.3 L'œuvre de Calixthe Beyala.....	15
3.4 Calixthe Beyala, <i>Assèze l'Africaine</i> (1994)	16
3.4.1 La misère.....	16
3.4.2 La tradition et les pratiques rétrogrades.....	17
3.4.3 Les inégalités sociales.....	17
3.4.4 Le destin.....	18
3.4.5 L'identité et le développement personnel.....	18
3.4.6 Le style de Calixthe Beyala.....	19
3.4.7 Les caractéristiques de l'exemple de Beyala.....	20
4 Conclusion	21
5 Bibliographie	23

1 Introduction

La littérature africaine d'expression française est une littérature qui est apparue depuis les années 1920¹. Elle est fortement marquée par l'Histoire et le développement dans la société africaine. Dans cette littérature les valeurs basées sur la supériorité de l'Occident ont été remises en question. Après une longue période de colonialisme, une trentaine de pays africains sont devenus indépendants dans les années 1960.

La littérature africaine s'est développée autour des questions d'identité et d'origine, étant donné que les populations ont ressenti le besoin de faire valoir les valeurs africaines. Le mouvement de la Négritude, développé à Paris dans les années 1930 autour des écrivains Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor entre autres, voyaient le colonialisme comme une sorte de racisme fondé sur l'idée que les Africains n'avaient « rien inventé, rien créé, ni sculpté, ni peint, ni chanté » (PRA, 1959)². La littérature de la Négritude visait à apporter une nouvelle conscience des valeurs africaines, des richesses culturelles et des racines historiques.

Dans cette littérature africaine émergente, la voix des femmes n'était pas prononcée (Gallimore, 1997). Les femmes mettaient considérablement plus de temps pour prendre place dans l'espace public, ce qui pourrait être expliqué par la scolarisation négligée des filles, la volonté des parents de protéger les filles des influences extérieures et, enfin bref, par l'idée que l'espace public devrait être réservé aux hommes, ce qui est d'ailleurs expliqué par un des personnages dans *Assèze l'Africaine* : « Femme des livres c'est comme les femmes qui deviennent des hommes à force de faire du sport » (Beyala, 1994 : 15). Les femmes risquaient de perdre une partie de leur féminité, comme si elles devenaient plus masculines en s'engageant dans des activités réservées aux hommes.

¹ Selon Jaques Chevrier, on peut estimer que la littérature africaine de langue française naît en 1921 quand René Maran a publié son premier roman (Chevrier, 2008).

² Léopold Sédar Senghor dans *Rapport sur la doctrine et la propagande du parti. Congrès constitutif du Parti du rassemblement africain (PRA)*, 1959.

Les femmes écrivains ont fait leur entrée sur la scène littéraire afro-francophone une trentaine d'années après les hommes. Une des premières de ces femmes était Mariama Bâ, avec son roman *Une si longue lettre* (1979). Quinze ans plus tard Calixthe Beyala, représentant une autre génération d'écrivaines africaines, a publié *Assèze l'Africaine* (1994).

1.1 Objectif

Nous avons choisi deux écrivaines, Mariama Bâ et Calixthe Beyala, représentant deux générations d'écrivaines africaines, pour étudier dans ce travail les ressemblances et les différences de leurs ouvrages.

L'objectif de ce mémoire consiste à déterminer si Bâ et Beyala peuvent être caractérisées comme appartenant à deux différents groupes d'auteurs, notamment la première et la deuxième génération d'écrivaines africaines. Également, il vise à exemplifier et discuter les caractéristiques de ces deux générations d'auteurs.

Les romans analysés sont les suivants : Mariama Bâ, *Une si longue lettre* (1979) et Calixthe Beyala, *Assèze l'Africaine* (1994), romans qu'on peut considérer comme représentatifs de l'écriture des deux auteures.

Notre hypothèse est que les deux romans se différencient à travers des thèmes et des styles utilisés.

Dans l'objectif de vérifier cette hypothèse, nous analyserons, à la lumière des recherches antérieures, les différences et les similarités dans l'expression, le style et les thèmes des romans choisis.

1.2 Études antérieures

Bien que la littérature africaine d'expression française soit une littérature jeune, elle a fait l'objet d'une recherche abondante. Il y a beaucoup d'études sur les ouvrages, dans différentes orientations de la recherche littéraire, ce qui nous donne un bon point

de départ pour notre travail. Nous avons donc procédé à un choix pour trouver les articles les plus pertinents.

Nous nous appuyons entre autres sur *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala: le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne* de Rangia Béatrice Gallimore (1997) et *Les écrivaines francophones en liberté* de Martine Fernandes (2007), deux ouvrages avec une approche postcoloniale.

Mary Jane Androne souligne, dans « The Collective Spirit of Mariama Bâ's *So Long a Letter* » (2003), le fait que Bâ aborde le thème de la solidarité féminine.

Dans « Migrating Genders in Calixthe Beyala's Fiction » (2001), Nicki Hichcott focalise, dans son analyse, principalement sur l'identité sexuelle des personnages chez Beyala, affirmant que l'immigration impose aux hommes et aux femmes de renégocier leur identités sur plusieurs plans.

Brandy Hayslett dans « Sisterhood : Knowledge, Femininity, and Power in Mariama Bâ's *So Long a Letter* » (2003), parle de la solidarité féminine et de la valeur de l'éducation.

Christina Angelfors, dans « Féminitude et négritude : discours de genre et discours culturel dans l'œuvre de Calixthe Beyala » (2010), fait référence à Simone de Beauvoir en termes d'identité sexuelle. Selon Angelfors, l'idée beauvoirienne que « [l'on] ne naît pas femme : on le devient » (de Beauvoir, 1949 : 285) imprègne l'histoire dans *Assèze l'Africaine* (1994). Angelfors propose qu'on puisse voir la femme immigrée comme représentante de la modernité.

Christel Assaad montre dans son mémoire « La femme entre tradition et modernité dans le roman *Une si Longue Lettre* de Mariama Bâ » (2012) comment l'héroïne du roman de Bâ change sa personnalité au long de l'histoire : « Ramatoulaye étant une femme traditionnelle et croyante au début du roman, devient plus moderne et plus indépendante à la fin » (Assaad, 2012 : 19).

Le mémoire de Kirsten Husung, « Discours féministe et postcolonial : stratégies de subversion dans *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala » (2006), explique que la femme issue des ex-colonies pourrait être soumise à une *double colonialisme*, comme elle est « l'*autre* au point de vue eurocentriste, mais également l'*autre* telle que Simone de Beauvoir le définit dans son essai *Le Deuxième Sexe* » (Husung, 2006 : 7). Bien que notre roman, *Assèze l'Africaine* (1994), ne soit pas couvert dans l'analyse de Husung, nous avons pris compte de son discours sur l'identité dans le contexte postcolonial.

2 Approche théorique et méthodique

2.1.1 La critique postcoloniale

Dans le domaine des études postcoloniales on retrouve une critique littéraire d'orientation historique, qui prend compte de l'effet de la colonialisme comme phénomène marquant dans les sociétés. Le postcolonialisme s'est formé depuis les années 1960 comme une nouvelle approche dans la critique littéraire, aux côtés d'autres nouvelles approches comme la déconstruction, la psychanalyse et le féminisme (Culler, 2011).

Le mot *post* dans postcoloniale ne signifie pas premièrement que ces théories sont survenues après le colonialisme. Mais les théories supposent que le colonialisme a laissé un héritage qui a une influence sur la société et sur les personnes, à la fois dans les anciennes colonies et dans les anciens pays colonisateurs.

Dans son livre *Peau noire, masques blancs* (1952), Frantz Fanon, un des fondateurs du domaine d'études postcoloniales, examine les questions d'identités culturelles qui sont créées et reproduites globalement.

Edward Said a contribué à la création du domaine d'études postcoloniales avec son livre *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (1978), qui discute les conséquences de la vision du familier, *nous* (l'Occidental), et de l'étranger, *l'autre*

(l'Oriental). Selon Said, l'Occident a créé l'image de *l'autre* comme irrationnel, dépravé et infantin. Cette généralisation a le but de montrer la supériorité de l'Occident en comparaison avec les autres régions dites *exotiques*.

Un autre apport important dans le domaine d'études postcoloniales est *The Location of Culture* (1994) de Homi Bhabha, qui décrit la position entre deux cultures, et considère cette position comme un espace où de nouvelles formes d'identités postcoloniales sont initiées.

La critique postcoloniale contient l'analyse d'un vaste spectre d'éléments, notamment l'identité, le corps, la famille et la race, entre autres, en les plaçant dans leur contexte historique particulier. De cette façon, on fait ressortir que la littérature traite de problèmes d'identité et de la lutte pour rompre la tradition d'eurocentrisme imposée par les colonisateurs (Moura, 1992).

La critique postcoloniale est une étude générale des effets du colonialisme sur les cultures et sur les sociétés. Il s'agit d'une recherche littéraire qui considère « l'en deçà et l'au-delà de la colonisation et de la décolonisation » (Bessière, 2001 : 7) couvrant une vaste gamme d'aspects issus de la relation entre la culture dominante et la culture dominée, comme l'expliquent Jean Bessière et Jean Marc Moura, qui estiment en outre que la perspective postcoloniale, venue de la critique anglophone, n'est pas suffisamment employée chez les critiques francophones (Bessière, 2001).

Les théories postcoloniales peuvent aller dans des différentes directions, abordant des questions comme la modernité, la transgression, l'hybridité, la migration ou le féminisme. Certaines études postcoloniales prennent aussi compte de la situation géographique (Asie, Afrique, Amérique, ou autre).

L'approche postcoloniale paraît parfaitement légitime pour la matière étudiée ici, mettant en relief les effets préjudiciables de l'héritage du colonialisme.

2.1.2 La méthode comparative

L'approche postcoloniale, établie dans la théorie de la littérature depuis les années 1980, est souvent combinée avec des lectures féministes ou autres. Nous allons ici combiner l'approche postcoloniale avec une méthode comparative analysant les différences et les similarités dans l'expression, le style et les thèmes dans les deux romans choisis.

3 Analyse

3.1 L'œuvre de Mariama Bâ

Mariama Bâ a publié son premier roman, *Une si longue lettre* (1979), à l'âge de cinquante ans. Ce petit livre a reçu le premier Prix Noma pour l'édition en Afrique en 1980.

Bâ est morte un an plus tard, après une longue maladie, avant la parution de son deuxième roman, *Un chant écarlate* (1981), qui décrit les difficultés dans la relation entre une Française et un Sénégalais, mariés à Paris. Quand ils s'installent au Sénégal, ils confrontent des problèmes quand le mari s'adapte aux anciennes traditions. Il prend une seconde épouse. L'histoire se base sur l'idée qu'une personne ne peut pas vraiment changer, si les éléments traditionnels de la société restent les mêmes.

3.2 Mariama Bâ, *Une si longue lettre* (1979)

Dans *Une si longue lettre* (1979), Mariama Bâ explique comment une femme, éduquée dans les meilleures écoles, éprouve son rôle de femme au Sénégal, pays où elle doit se plier aux anciennes traditions et mœurs : « Nous subissons [...] les contraintes sociales et la pesanteur des mœurs » (Bâ, 1979 : 44).

Il y avait très peu d'écrivains femmes en Afrique avant les années 1980, dû à des faits ne leur permettant pas de faire entendre leur voix, comme l'explique Gallimore (1997). Selon Gallimore, le fait d'écrire risquait de marginaliser une femme, mais elle

constate aussi que ce silence des femmes africaines a été définitivement rompu lorsque Bâ a publié *Une si longue lettre* (1979).

Dans ce livre, écrit sous forme épistolaire, le personnage principal, Ramatoulaye, se confie à sa meilleure amie Aïssatou. Dans une lettre, Ramatoulaye lui raconte ses réflexions les plus personnelles, en même temps qu'elle discute la situation de la femme africaine au Sénégal.

Entourée de possibles candidats au mariage, intellectuelle, de caractère aimable et complaisante, la protagoniste, jeune femme, tombe amoureuse d'un étudiant en Droit à Paris, le Sénégalais Modou. Il lui écrit : « C'est toi que je porte en moi. Tu es ma Négrresse protectrice. Vite te retrouver rien que pour une pression de mains qui me fera oublier faim et soif et solitude » (Bâ, 1979 : 35). Certainement, ce n'est pas par coïncidence que Bâ fait ici référence à un des poèmes centraux de la Négritude, *Femme noire* de Senghor (1945)³. Dans le poème *Femme noire* on retrouve une glorification de la femme, comme protectrice, mère de famille, et personne qui apporte du calme et du réconfort.

Bâ construit en Ramatoulaye une image jumelle de la Mère africaine qui figure si souvent dans les textes de la Négritude. L'image cliché de la Femme africaine dans la Négritude devient ici une personne en chair et en os qui est capable d'une réflexion critique sur sa propre situation.

Notre analyse porte sur les thèmes principaux du roman, à savoir, la femme dans une société patriarcale, la polygamie, le compromis, la valeur de l'éducation et la solidarité féminine. Ce roman plaide pour l'émancipation de la femme, comme nous allons le voir dans ce qui suit.

³ Dans le poème *Femme noire*, Léopold Sédar Senghor, un des fondateurs de la Négritude, peint l'image d'une femme idéale, symbolisant la terre africaine : « Femme nue, femme noire. Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté. J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux » (Senghor, 1945 : 18).

3.2.1 La femme dans une société patriarcale

Le thème central du livre est le rôle de la femme dans une société patriarcale. Après le mariage, Ramatoulaye et Modou font carrière dans leurs domaines respectifs, elle comme institutrice et lui comme fonctionnaire. Mère de douze enfants, Ramatoulaye accepte qu'une femme africaine ait « des charges doubles aussi écrasantes les unes que les autres, qu'elle essaie de concilier » (Bâ, 1979 : 45). Bien qu'elle ait des domestiques à la maison, la responsabilité pèse très lourd.

Ramatoulaye a aussi des responsabilités vis-à-vis de ses belles-sœurs, exigeant une hospitalité extensive difficile à assurer pour une femme active, comme le constate Hayslett (2003). Effrayée de ne pas plaire aux belles-sœurs, Ramatoulaye a toléré qu'elles « désertent trop souvent leur foyer pour encombrer [celui de Ramatoulaye]. Elles se laissaient nourrir et choyer » (Bâ, 1979 : 44). Les femmes se contrôlent entre elles pour tenir en place un système patriarcal.

Ce contrôle continue même après la mort de l'époux de Ramatoulaye. Aux funérailles de Modou, Ramatoulaye réfléchit sur la situation d'une veuve vis-à-vis de sa belle-famille. Pendant les funérailles vient un moment décisif pour la veuve :

le moment redouté de toute Sénégalaise, celui en vue duquel elle sacrifie ses biens en cadeaux à sa belle-famille [et] s'ampute de sa personnalité. [...] Sa conduite est conditionnée : une belle-sœur ne touche pas la tête d'une épouse qui a été avare, infidèle ou inhospitalière. (Bâ, 1979 : 16)

Pendant les funérailles, la belle-famille doit démontrer sa satisfaction ou insatisfaction avec Ramatoulaye, dans le cadre d'un système de contrôle informel, auquel une femme est soumise même après la mort de son mari.

Dans sa lettre à Aïssatou, Ramatoulaye montre sa prise de conscience de la situation de la femme au Sénégal, à cheval entre la modernité et la tradition. Selon le mémoire d'Assaad (2012), la perspective postcoloniale est reflétée par les références à la modernité et à la tradition.

3.2.2 La polygamie

Le thème clé du livre est la polygamie. Après 25 ans de mariage heureux, Modou prend une deuxième épouse, Binetou, une fille parmi les camarades de classe de sa fille aînée. C'est un mariage arrangé, où une fille issue d'un milieu pauvre quitte ses études pour un homme considérablement plus vieux pour la seule raison de garantir une assurance économique à sa famille.

Dans le livre, Bâ dénonce les conséquences désastreuses de la polygamie, ce phénomène pernicieux dans la société postcoloniale qui a perduré dans la société malgré les siècles de colonialisme et la transformation dans la société après l'indépendance. Elle prône le mariage par amour qu'elle trouve plus adéquat dans une société moderne.

Dans sa lutte contre la polygamie, Bâ prend l'ironie comme son compagnon de route. Avec l'entrée de l'épisode où Modou rencontre Binetou, le portrait de Modou comme père de famille respecté, président de syndicat loué et fonctionnaire consciencieux, est soudainement remplacé par le portrait d'un personnage comique ou peut-être plutôt tragique.

Par souci de ne pas plaire à la jeune fille, Modou reste devant le miroir hésitant sur quels habits à mettre, il commence à teinter mensuellement ses cheveux, et subit des sentiments d'anxiété face au moindre signe de vieillesse de son corps : « La séduction de l'âge mûr, des tempes poivre et sel était inconnue de Binetou » (Bâ, 1979 : 93).

Modou manque le courage d'informer Ramatoulaye personnellement de son nouveau mariage, mais utilise comme messenger l'imam du village, et d'autres personnes respectées. L'imam du village se fait en quelque sorte ridiculiser, froussard face aux événements, quand il vient chez Ramatoulaye pour passer la nouvelle.

Modou te remercie. Il dit que la fatalité décide des êtres et des choses : Dieu lui a destiné une deuxième femme, il n'y peut rien. Il te félicite pour votre quart de siècle de

mariage où tu lui a [sic] donné tous les bonheurs qu'une femme doit à son mari. (Bâ, 1979 : 73)

L'imam fait ici référence à Dieu, ce qui paraît davantage déplacé dans ce contexte, selon Assaad, qui explique dans son mémoire que Modou manque de remplir une des conditions de la polygamie selon la tradition, à savoir de continuer à soutenir sa première famille économiquement et moralement (Assaad, 2012).

Modou n'a pas la force de résister aux exigences de sa deuxième femme Binetou, et il abandonne tout à fait sa première famille. Ramatoulaye essaie de garder son mari, car elle l'aime. Abandonnée, elle se voit ruinée économiquement, comme Modou utilise leurs économies communes pour financer un style de vie luxueux pour sa nouvelle femme.

Pour donner une image correcte de la situation concernant la polygamie au Sénégal, il importe de noter que la pratique est encore permise par la loi sénégalaise aujourd'hui, comme dans 49 pays au monde. Certaines obligations sont en vigueur, entre autres l'obligation de subvenir aux besoins des épouses et des enfants. La pratique de la polygamie tend à diminuer chaque année, et environ 50 pour cent des Sénégalaises nées en 1960 vivent à présent dans la polygamie, contre dix pour cent nées en 1990 (Fenske, 2011).

Pouvant être inscrit dans l'acte de mariage pour ceux qui le demande, le mariage monogame existe aujourd'hui. Cependant, selon les usages courants, les jeunes signent pour la polygamie, comme ce régime peut représenter un outil de contrôle pendant le mariage⁴. Nous pouvons donc constater que sur ce point, *Une si longue lettre* (1979) reste extrêmement pertinent encore aujourd'hui.

⁴ D'après une source sur Internet, www.senegalaisement.com, les jeunes optent pour la polygamie, même si le régime de la monogamie existe. Pourtant, la polygamie est surtout fréquente dans la population la plus aisée et dans certaines tribus.

3.2.3 Le compromis

La réaction de Ramatoulaye après le deuxième mariage de Modou est remarquable sur plusieurs plans. Elle choisit de se conformer aux normes de la société, et de se soumettre aux nouvelles conditions de son mariage. Être capable de faire des compromis est une capacité qu'elle considère importante, et qu'elle essaie également de transmettre à une de ses filles dans un autre épisode du livre.

Ramatoulaye nous montre l'exemple d'une femme qui choisit une stratégie conformiste quand ses rêves d'une société moderne se heurtent contre les normes de la société traditionnelle. Selon le mémoire d'Assaad (2012), les conflits qui ont lieu quand la modernité se heurte aux traditions reflètent la perspective postcoloniale.

3.2.4 La valeur de l'éducation

Bâ cherche à démontrer, à travers le caractère de Ramatoulaye, que l'éducation est un chemin pour les femmes pour se débarrasser de leurs rôles traditionnels et changer leurs vies, ce que souligne Hayslett dans « Sisterhood : Knowledge, Femininity, and Power in Mariama Bâ's *So Long a Letter* » (2003).

Ramatoulaye et Aïssatou ont été fortement marquées par la formation dans une école française, où elles ont été élèves à l'époque coloniale. Cette école, ouverte seulement aux meilleures élèves dans les colonies françaises, avait un impact libérateur et émancipateur pour les élèves. Ramatoulaye apprécie beaucoup la formation dans cette école française, et elle considère que la formation est une voie pour améliorer la société. Ramatoulaye dit :

Nous sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts; faire fructifier en nous les valeurs de morale universelle. [... La] voie choisie pour notre formation et notre épanouissement ne fut point hasard. Elle concorde avec les options profondes de l'Afrique nouvelle, pour promouvoir la femme noire. (Bâ, 1979 : 38)

Cette citation nous montre la liaison entre la formation des individus et l'avenir du peuple, en soulignant qu'une nouvelle vision du monde peut s'acquérir par des études scolaires. Bien que le colonialisme ait ouvert la possibilité pour certaines filles d'acquérir une formation, la situation pour les femmes n'a pas réellement changé dans la société postcoloniale, selon le discours de l'héroïne.

3.2.5 La solidarité féminine

Ramatoulaye met en valeur la contribution de la directrice de l'école, une femme blanche, qui a voulu donner à Ramatoulaye un « destin "hors du commun" » (Bâ, 1979 : 37).

Le mot « aimer » avait une résonance particulière en [la directrice]. Elle nous aima sans paternalisme, avec nos tresses debout ou pliées, avec nos camisoles, nos pagnes. Elle sut découvrir et apprécier nos qualités. (Bâ, 1979 : 38)

Ramatoulaye se souvient ici de l'amour que la directrice a montré à ses élèves, sans distinction de race ou de groupe social, une approche chaleureuse vis-à-vis des autres. Cette approche chaleureuse sera plus tard reflétée dans le caractère de Ramatoulaye, qui ressent la solidarité féminine avec toutes les femmes dans son entourage, ce qui se manifeste aussi dans sa relation avec ses propres filles.

Dans son article « Systerhood: Knowledge, Feminism, and Power in Mariama Bâ's *So Long a Letter* » (2003), Hayslett parle de cette solidarité féminine au-delà de toute notion de races.

À la fin du livre, Ramatoulaye fait un résumé de ses réflexions : « Mon cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre » (Bâ, 1979 : 163). Elle se félicite chaque fois qu'une femme fait un pas en avant dans la société postcoloniale.

Mary Jane Androne souligne dans « The Collective Spirit of Mariama Bâ's *So Long a Letter* » (2003) le fait que Bâ aborde les thèmes de la solidarité féminine et de l'esprit

collectif. Androne parle d'une vision féministe inclusive, avec une forte préoccupation pour la famille, la communauté et la femme.

Le thème de la solidarité féminine revient quand la fille aînée Daba se bat pour les droits de sa mère, veuve de Modou, qui se voit détroussée de l'héritage de son mari. Et surtout on voit le thème de la solidarité féminine dans l'amitié entre Ramatoulaye et Aïssatou, la destinataire des lettres. Déjà dans le ton amical, dès le début jusqu'à la fin du livre, on peut vraiment comprendre que les liens entre Ramatoulaye et Aïssatou sont très forts.

Quand Ramatoulaye se retrouve abandonnée par Modou, seule avec douze enfants, son amie Aïssatou achète une Fiat à Ramatoulaye. A propos de ce geste d'amitié Ramatoulaye écrit que « l'amitié a des grandeurs inconnues de l'amour » (Bâ, 1979 : 103). Elle prend aussitôt le permis de conduire. Avec une voiture à sa disposition Ramatoulaye sait mieux faire face aux enjeux du quotidien, par exemple de transporter les enfants à l'école. Aïssatou, sa meilleure amie, a ainsi encouragé Ramatoulaye à apprendre à conduire pour acquérir une nouvelle compétence adaptée à son identité en tant que femme dans une société moderne. Comme Assaad le souligne dans son mémoire (2012), les discussions sur la modernité et la tradition dans la société postcoloniale sont récurrentes dans la lettre de Ramatoulaye à son amie.

3.2.6 Le style de Mariama Bâ

Ce roman, d'expression soignée et raffinée, a un narrateur homodiégétique, présent dans l'histoire, ce qui peut faciliter l'identification et rend ce roman accessible aux grands groupes de lecteurs. À travers la prise de conscience graduelle de l'héroïne, Bâ démontre avec une démarche pédagogique la situation de la femme dans la société africaine.

A l'instar des premières écritures féminines en Europe, les textes féminins en Afrique étaient au début de préférence autobiographiques, ce qu'explique Gallimore (1997)⁵. Mais dans le livre de Bâ, c'est pourtant l'héroïne Ramatoulaye qui élève la voix, puissante. Une voix qui n'accepte pas d'être classée dans un groupe de marginalisées, mais qui éclate de colère : « Cette fois-ci je parlerai. Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimades. Elle éclate violente, tantôt sarcastique, tantôt méprisante » (Bâ, 1979 : 109). Selon l'interprétation de Gallimore (1997), c'est également l'écrivaine qui rompt son silence, en colère, s'exprimant pour faire valoir ses droits en tant que femme.

L'expression que Bâ choisit dans son œuvre, malgré la force qu'elle montre en osant exprimer ses points de vue, est pourtant sobre et discrète, comme l'explique Gallimore (1997). Bâ ne conteste pas les normes de la société afro-musulmane où elle vit, prenant soin de choisir des thèmes et une expression qui respecte les normes dans le système de référence.

3.2.7 Les caractéristiques de l'exemple de Bâ

La critique place Bâ dans la première génération d'écrivaines africaines, qui fait passer des messages faciles à adopter et à comprendre, soulevant des thèmes comme la polygamie, l'excision, les relations familiales, les grossesses avant le mariage, les mariages de raison vis-à-vis des mariages par amour, bref des thèmes qu'on pouvait discuter sans transgresser les normes en vigueur à l'époque, comme l'explique Fernandes (2007).

Nous avons ici illustré quelques thèmes que Bâ soulève dans son écriture, notamment la situation de la femme dans une société patriarcale, la polygamie, le compromis et le valeur de l'éducation. Nous pouvons constater que cela correspond bien aux thèmes des écrivaines de la première génération.

⁵ Gallimore cite quelques romans autobiographiques publiés entre 1958 et 1975 (Gallimore, 1997 : 16).

3.3 L'œuvre de Calixthe Beyala

Calixthe Beyala est l'une des écrivaines africaines francophones les plus productives et les plus célèbres. Ses romans sont des best-sellers, surtout en France. Elle a gagné des prix littéraires prestigieux comme le Grand Prix de l'Académie française en 1996.

Elle a écrit son premier roman, *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987), à 26 ans, et au fil des années elle a publié une quinzaine de romans, comme *Tu t'appelleras Tanga* (1988), *Maman a un amant* (1993), et *Les Honneurs perdus* (1996).

Les livres de Calixthe Beyala sont souvent l'histoire d'une femme née dans un milieu socio-culturel traditionnel au Cameroun dans des circonstances pauvres. Les héroïnes rompent avec leur passé en construisant une nouvelle vie, basée sur de nouvelles valeurs, et apprennent à aimer les autres et à s'aimer elles-mêmes, comme l'explique Fernandes (2007).

Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987), une jeune fille obéissante, sage et rangée, habitant chez une tante opprimante, prend conscience de ce qu'elle veut et de ce qu'elle aime, c'est-à-dire vivre autrement. Le mot « brûlée » signifie ici la souffrance de la femme dans notre société, causée par la vie, les mœurs et les traditions. Ce roman revendicateur cherche à inspirer une prise de conscience, même si les choix dans la vie peuvent rompre les normes dans la société.

Les honneurs perdus (1996) est l'histoire d'une Camerounaise de quarante ans qui, après une vie protégée sous l'égide de son père, pieux musulman, se retrouve toute seule dans la vie. Elle déménage à Paris, avec un certificat de virginité dans son petit bagage. Ayant intégré les normes de son père, elle s'appuie d'abord sur des repères religieux et socioculturels qui lui sont familiers, mais commence peu à peu à se découvrir elle-même et à former une nouvelle vie, libre de choisir son partenaire.

3.4 Calixthe Beyala, *Assèze l'Africaine* (1994)

Le septième roman de Beyala, *Assèze l'Africaine* (1994), est l'histoire d'Assèze, une jeune Camerounaise, qui dans la première partie du livre passe son enfance au Cameroun, d'abord dans son village natal et puis dans un ménage en ville. Dans la deuxième partie du livre elle arrive comme adulte à Paris.

Nous allons soulever quelques-uns des thèmes de Beyala, allant jusqu'à l'exil en France, où la protagoniste Assèze se libère de son passé, prête à essayer de nouvelles routes, alors qu'elle retrouve la solidarité féminine, autre thème récurrent chez Beyala.

3.4.1 La misère

L'image de l'Afrique traditionnelle sous la plume de Beyala manque de l'ambiance romantique, exprimé cinquante ans plus tôt, dans la Négritude⁶. Gallimore résume cette problématique de la manière suivante:

Pendant la période post-coloniale, l'Afrique du "bon sauvage" qui baigne dans les eaux de la bonté et de la beauté naturelle, relève du mythe. Beyala prend donc contre-pied de la doctrine négritudienne.
(Gallimore, 1997 : 39)

Dans *Assèze l'Africaine* (1994), Beyala nous emmène directement dans un village « cocorico-misérable » où la jeune Assèze se sent « catapultée sur l'extrême branche d'une généalogie épuisée » (Beyala, 1994 : 19).

Le thème de la misère est présent sur plusieurs plans, il ne s'agit pas seulement d'une extrême précarité matérielle, mais aussi d'un sentiment d'abandon à cause du sous-développement de la région, dans l'Afrique postcoloniale.

⁶ Dans le poème *Nuit de Siné*, Léopold Sédar Senghor, expatrié à Paris, rêve de son village natal en Afrique, où il ressent l'harmonie au sein de la famille et la communauté traditionnelle : « Les toits des cases luisent tendrement. Que disent-ils, si confidentiels, aux étoiles. Dedans, le foyer s'éteint dans l'intimité d'odeurs âcres et douces » (Senghor, 16 : 1945).

3.4.2 La tradition et les pratiques rétrogrades

Dans le village Assèze vit dans un ménage où règne la tyrannie de la grand-mère, et la vision archaïque de la famille est manifestée par la violence. Des pratiques rétrogrades sont utilisées, telles qu'un contrôle de virginité que la jeune Assèze doit subir régulièrement, car sa grand-mère veut faire d'elle une épouse.

Dans plusieurs sociétés traditionnelles, le corps féminin n'est pas une sphère privée protégée, mais un domaine où règne la collectivité, comme l'explique Gallimore (1997). Beyala prend clairement la position que l'Afrique postcoloniale n'est pas un milieu favorable pour la jeune fille à cause des traditions qui perdurent.

Quand Assèze quitte son village natal pour être intégrée dans la famille d'un haut fonctionnaire en ville, chez les « Nègres blanchisés » (Beyala, 1994 : 66), il est apparent que la nouvelle élite embrasse un style de vie moderne, mais refuse cependant de renoncer aux mœurs traditionnelles opprimant les femmes. Selon Assèze, ces noirs, qui « imitent leurs confrères blancs » (Beyala, 1994 : 66) pour se comporter comme les colonisateurs blancs, montrent qu'ils n'ont pas vraiment une vision moderne de la société, ce qui est expliqué chez Gallimore (1997).

3.4.3 Les inégalités sociales

Beyala nous trace en quelques lignes l'histoire de l'indépendance du Cameroun vue par la jeune fille, « l'indépendance vu côté nègre » (Beyala, 1994 : 13), en soulignant que les inégalités sociales persistent après l'indépendance.

Gallimore explique dans son œuvre sur Beyala que les caractères sont victimes de la situation problématique de la société africaine postcoloniale, causée par des problèmes politiques et économiques (Gallimore, 1997).

L'effet le plus visible du départ des blanches pour la fille est que la mère perd son emploi et retrouve « du travail chez des frères noirs, pour un salaire crève-la-dalle,

mais elle était fière de [...] payer sa quote-part à l'indépendance tcha-tcha » (Beyala, 1994 : 13), ce qui signifie pour la fille que le niveau de vie allait toucher à la misère.

Selon Gallimore (1997), Assèze prend soin d'expliquer que l'opresseur blanc est remplacé par l'opresseur noir, dans une Afrique « qui a tué le développement à son état embryonnaire » (Gallimore, 1997 : 40), ce qui veut dire que l'indépendance n'a pas relancé un développement politique et économique favorable en Afrique.

3.4.4 Le destin

La notion du destin est centrale, une route toute tracée d'avance pour les femmes. Ce destin qui a un lien avec la biologie et le fait d'être femme, implique pour les filles qu'elles doivent se marier pour contribuer à entretenir la famille.

Assèze doit travailler dans le ménage dès l'âge de quatre ans pour se préparer déjà à son destin tracé. L'idée selon laquelle un enfant doit être élevé premièrement pour entretenir les parents dans leur vieillesse est opposée, dans le livre, à l'éducation moderne d'un enfant comme Sorraya, une fille avec qui Assèze vit pendant son séjour à Douala.

Selon Fernandes (2007), Beyala met en question le concept du destin en brossant un portrait des personnages qui ne suivent pas le destin qui a été prévu pour eux dans la société traditionnelle.

3.4.5 L'identité et le développement personnel

Avant de trouver le bonheur, Assèze doit faire un travail sur elle-même. L'interrogation sur son identité passe par les questions « où en suis-je ? », « pourquoi ? » et « où est-ce que je veux aller ? ». Elle est menée à une prise de conscience de sa situation. Cette interrogation sur son identité et sa quête d'une liberté individuelle est symbolisée par la rupture par la voie de l'exil, selon Fernandes (2007).

Le voyage intérieur et extérieur mène Assèze à la prise de conscience que son identité est fortement liée à la condition postcoloniale. À travers la prise de conscience d'Assèze, Beyala dénonce la situation postcoloniale, en illustrant le manque de développement et les mauvaises conditions pour la population.

Le motif de la boue est utilisé pour illustrer les mauvaises conditions sociales dans le milieu où Assèze a grandi. Ensemble avec la misère, l'image de la boue peint le tableau d'une société en stagnation et de l'enfermement de la femme dans un milieu où il n'y a pas d'avenir (Fernandes, 2007).

Pour les héroïnes dans plusieurs romans de Beyala, l'exil est un moyen d'échapper à son destin. En France, elles se libèrent des valeurs traditionnelles et peuvent se construire une nouvelle vie dans une société émancipée, où elles peuvent choisir elles-mêmes un partenaire.

Assèze découvre la solidarité entre femmes chez ses nouvelles amies à Paris et comprend sa propre valeur. Libérée des fardeaux de son héritage socioculturel, elle apprend à aimer les autres et à s'aimer elle-même, comme l'explique Fernandes (2007).

3.4.6 Le style de Calixthe Beyala

Beyala est une écrivaine qui met la femme au centre de l'histoire. Son écriture originale frappe comme un coup de fouet dès la première page.

Odile Cazenave propose, dans *Femmes rebelles : naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, une vision d'un « nouveau roman politique féminin » (Cazenave, 1996 : 133), ce que nous appelons ici la deuxième génération d'écrivaines africaines. Elle parle d'une écriture politique avec des caractéristiques comme :

« Authenticité » de la description, usage de l'oralité, violence du message, « souplesse absorbante » du texte, multiplication des voix narratives, présence de narrateurs

multiples, intégration de mythes, traditionnels et inventés. (Fernandes, 2007 : 237)

Beyala s'inscrit bien dans l'image donnée par Cazenave d'un nouveau genre d'écriture féminine. L'écriture de Beyala est colorée, audacieuse et proche de la langue parlée. Chaque page est remplie d'associations, de pensées, d'ironie et d'expressions hilarantes. Les mythes et les histoires stéréotypées secondaires sont entrelacés avec l'histoire.

Afin de visualiser avec exagération les différents phénomènes et situations, Beyala utilise fréquemment des métaphores. Parmi les métaphores abondantes, typiques pour son écriture, on retrouve notamment le mouvement constant des protagonistes, symbolisant un voyage intérieur aussi bien qu'extérieur. Nous avons aussi l'exemple de la boue et de la poussière, déjà mentionnés (dans 3.4.5). Les images de corruption et de pourriture peuvent symboliser la stagnation, le désespoir et le manque de développement dans la société postcoloniale (Fernandes, 2007).

Avec une technique narrative utilisant le sarcasme et l'ironie, Beyala décrit le manque de développement et d'éducation dans le village natal d'Assèze. Une situation où les gens confondent le mot avocat (fruit) avec avocat (pratiquant du droit) dénonce la situation postcoloniale. Les villageois apprennent qu'ils ont besoin d'un avocat pour éviter que leur terre soit développée par une compagnie de cacaoyère.

Assèze était étonnée que Mama-Mado, propriétaire de l'épicerie du village, regarde « avec fierté ses tonnes d'avocats pourris. [Assèze ne comprenait] pas le sens de son orgueil face à des avocats pourris » (Beyala, 1994 : 129). Au lieu de chercher à contacter un avocat, les villageois avaient ramassé des quantités d'avocats (fruit).

3.4.7 Les caractéristiques de l'exemple de Beyala

La critique place Beyala dans la deuxième génération d'écrivaines africaines, qui fait passer des messages qui choquent un peu, soulevant des thèmes comme l'identité, le destin, le système patriarcal et la quête du bonheur féminin, comme Fernandes le résume dans *Les écrivaines francophones en liberté* (2007).

Selon Odile Cazenave :

Dès lors, ce qui avait été considéré comme privé est passé dans le publique. [...] La] parole s'est faite plus agressive, plus revendicatrice, sous un mode d'autoreprésentation toujours plus élaboré. (Cazenave, 1996 : 13)

Cazenave explique ici que la deuxième génération d'écrivaines donne des illustrations de la vie quotidienne des femmes, pour dénoncer la situation des femmes et les mécanismes d'oppression qui perdurent dans la société. Nous pouvons constater que le cas de Beyala correspond bien à cette façon de choisir des thèmes.

Nous avons dans ce mémoire illustré quelques thèmes que Beyala soulève dans son écriture, notamment la misère, les traditions rétrogrades, les inégalités sociales, le destin, l'identité et le développement personnel. Nous pouvons constater que cela correspond bien aux thèmes des écrivaines de la deuxième génération.

4 Conclusion

Comme nous avons pu le constater dans ces quelques points, les différences entre les deux romans sont apparentes, aussi bien dans l'expression comme dans le contenu.

Dans le cas de Bâ, le style de l'écriture et le choix de thèmes tendent à se conformer aux normes en vigueur dans la société, et elle ne brave pas le système. Bâ nous montre le modèle d'une femme, Ramatoulaye, qui choisit une stratégie conformiste pour ses actions quand elle est confrontée aux normes traditionnelles, en même temps qu'elle prend conscience de la situation et réclame la modernité.

L'écriture de Bâ a une approche pédagogique afin de mener le lecteur à une prise de conscience sur la situation de la femme en Afrique. La perspective postcoloniale est moins prononcée que chez Beyala, mais peut être reflétée par les références à la modernité et la tradition. Bâ prend position, avec éloquence et à l'aide d'une certaine

ironie, sans vraiment transgresser les normes sociales. Tout en prenant position, Bâ cherche à rester dans le système de la société dominante.

L'autre auteure, Beyala, avec sa parole plus agressive et revendicatrice, soulève des sujets tabous en étant loin du politiquement correct. En cherchant à expliquer des domaines sociaux plus vastes, pour dénoncer radicalement la situation postcoloniale elle lutte pour le respect de la femme d'une façon plus générale.

En expliquant comment les femmes vivent de jour en jour, Beyala dénonce vivement les systèmes d'oppression dans la société postcoloniale, pour faire valoir les droits des femmes.

Chez Bâ il s'agit d'une prise de conscience de la situation des femmes dans la société, tandis que chez Beyala nous voyons une critique politique plus prononcée. La perspective postcoloniale est également plus forte chez Beyala que chez Bâ.

Nous pouvons donc constater que les deux romans se différencient à travers des thèmes et des styles utilisés. L'hypothèse formulée au début de ce travail se trouve ainsi avérée.

En outre, nous avons vu que ces deux écrivaines appartiennent à deux différentes générations d'auteurs africaines d'expression française. Ce n'est peut-être pas osé de supposer que l'une a ouvert la voie pour l'autre.

5 Bibliographie

Romans analysés

BÂ, Mariama (1979) : *Une si longue lettre*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal.

BEYALA, Calixthe (1994) : *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel.

Autres textes citées

BÂ, Mariama (1981) : *Un chant écarlate*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines.

BEYALA, Calixthe (1987) : *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, J'ai lu.

BEYALA, Calixthe (1996) : *Les honneurs perdus*, Paris, Albin Michel.

BEYALA, Calixthe (1993) : *Maman a un amant*, Paris, Albin Michel.

BEYALA, Calixthe (1988) : *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, Stock.

DE BEAUVOIR, Simone (1949) : *Le deuxième sexe I*, Paris, Gallimard.

SENGHOR, Léopold Sédar (1945) : « Femme noire » et « Nuits de Sine » dans *Chants d'Ombre*, Paris, Seuil, Collection Pierres Vives.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Rapport sur la doctrine et la propagande du parti.*

Congrès constitutif du Parti du rassemblement africain (PRA), (1959).

Œuvres critiques citées

ANDRONE, Mary Jane, « The Collective Spirit of Mariama Bâ's So Long a Letter » dans *Emerging perspectives on Mariama Bâ : Postcolonialism, feminism and postmodernism*, textes réunis par Ada Uzoamaka Azodo (2003), London, Trenton, N.J, Africa World.

ANGELFORS Christina (2010) : « Féminité et négritude : discours de genre et discours culturel dans l'œuvre de Calixthe Beyala » dans *Présence francophone*, n° 75.

ASSAAD, Christel (2012) : « La femme entre tradition et modernité dans le roman *Une si longue lettre* de Mariama Bâ », mémoire (kandidatuppsats), Linnéuniversitetet, Växjö.

- BESSIÈRE, Jean & MOURA, Jean-Marc (red.) (2001) : *Littératures postcoloniales et francophonie: conférences du séminaire de littérature comparée de l'Université de la Sorbonne nouvelle*, Paris, Champion.
- BHABHA, Homi K. (1994) : *The location of culture*, London, Routledge.
- CAZENAVE, Odile (1996) : *Femmes rebelles : naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan.
- CHEVRIER, Jacques (2008) : *La littérature africaine : Anthologie de la négritude*, Paris, Nathan.
- CULLER, Jonathan (2011) : *Litteraturteori: en mycket kort introduktion*, Lund, Studentlitteratur.
- FANON, Frantz (1971) : *Peau noire masques blancs*, Paris, Seuil.
- FERNANDES, Martine (2007) : *Les écrivaines francophones en liberté*, Paris, L'Harmattan, Critiques Littéraires.
- GALLIMORE, Rangira Béatrice (1997) : *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala: le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan.
- HAYSLETT, Brandy, « Sisterhood : Knowledge, Femininity, and Power in Mariama Bâ's So Long a Letter » dans *Emerging perspectives on Mariama Bâ : Postcolonialism, feminism and postmodernism*, textes réunis par Ada Uzoamaka Azodo (2003), London, Trenton, N.J, Africa World.
- HITCHCOTT, Nicki, « Migrating Genders in Calixthe Beyala's Fiction » dans *Immigrant Narratives in Contemporary France*, textes réunis par Susan Ireland et Patrice Proulx (2001), Westport, Greenwood Press.
- HUSUNG, Kirsten (2006) : « Discours féministe et postcolonial : stratégies de subversion dans *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala », mémoire (magisteruppsats), Växjö universitet, Växjö.
- MOURA, Jean-Marc (1992) : *L'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SAID, Edward W. (1979) : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, London, Penguin.

Sources sur Internet

www.senegalaisement.com, page consultée le 15 janvier 2013.

Fenske, James (2011) « African polygamy: past and present », présenté aux séminaires Modern and comparative economic history seminar, London School of Economics and Political Science, www.eprints.lse.ac.uk, page consultée le 15 janvier 2013.